

Les Éditions de la reine Mab

LES ORPHELINS REPENTANTS

Tome 1



La fillette à l'oiseau mort
École des Pays-Bas méridionaux 1^{er} quart du XVI^e siècle

Wilfrid Sébaoun

LES ORPHELINS REPENTANTS

Poèmes

Tome 1

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

ISBN : 2-908871-10-6
© Les Éditions de la reine Mab, 2007

I

*Put up my lute !
What of — my Music !
Since the sole ear I cared to charm —
Passive — as Granite — laps My Music —
Sobbing — will suit — as well as psalm!
Would but the “Memmon” of the Desert —
Teach me the strain
That vanquished Him —
When he — surrendered to the Sunrise —
May be — that — would awaken — them!*

EMILY DICKINSON

RÉPLIQUE D'UNE ORPHELINE
À ELLE-MÊME

Notre univers ne se compose,
En vérité, que de bien peu de choses :
Les soleils souffrants tant de fois bercés
Par les houles de nos passés ;
La mer, dont le regard, fouillant nos rêves,
Découvre maints abcès, cachés, qu'il crève ;
L'amour qui sans fin tente de franchir
Le fuyant horizon de l'avenir,
Et, terrorisé par le crépuscule,
Gémit dans nos âmes qui brûlent ;
Les croix dressées, les marteaux et les clous ;
Enfin nos deuils toujours debout.

CHANSON BLEUE

Clair de lune et pain sec,
N'est-ce pas suffisant ?
Le rossignol, au bec,
A deux gouttes de sang.

Debout, les orphelins !
L'aube est là, le coq noir
A chanté, c'est la fin
Des stériles espoirs.

La Madone a pleuré
Toute la nuit au ciel ;
Pouvait-elle sauver
Caliban comme Ariel ?

IMPATIENCE

Comme la nuit est lente
À percer le secret
De la rose sanglante
Qui veille à mon chevet !

La neige tombe et tombe
Sans bruit sur le jardin ;
Des rêves fous succombent
Sous les poings du chagrin.

Qui donc frappe à la porte
De l'orphelin maudit ?
C'est l'âme d'une morte,
On l'a mille fois dit !

ABSENCE DE LA NEIGE

L'hiver est là, mais la terre
Est restée nue, et l'esprit
Dans la poigne d'un mystère
Inattendu se sent pris.

La lumière impitoyable
Des étoiles cloue la nuit
Sur la porte de l'étable,
Sans faire le moindre bruit.

Vent glacial. Pas un nuage.
Silence de deuil sans fin.
La solitude ravage
Les âmes des orphelins.

Le bœuf contemple sa crèche,
Vide et nue en soupirant ;
L'âne, de sa langue rêche,
Lèche une plaie à son flanc.

Dans un désert noir qui ment
Aux plus saintes nostalgies,
Se préparent des orgies
D'abandons, de reniements.

Reste-t-il quelque espérance
Pour des âmes sans défense
D'orphelins privés de foi,
Dans ce monde étrange et froid ?

Question, vraiment, bien naïve !
Nulle réponse n'arrive
Du ciel, — ni d'ailleurs. Le mal
Des orphelins est banal !

LA VIE

Chanson pour braver le désespoir

Aucune âme ne pourra boire,
En enfer, sa ration de sang.
En vain se pare la nuit noire
D'un masque aux yeux étincelants ;

En vain se pare la mémoire
Des oripeaux les plus seyants :
Impossible d'en faire accroire
À l'âme de l'agonisant !

Conte drôle ou tragique histoire,
La vie n'a qu'un seul dénouement.
Amour, savoir, richesse, gloire
Vont également au néant.

BERCEUSE

Nous emporterons, en quittant ce monde
Pour un monde où les deuils sont abolis,
La lumière de vie, fraîche, profonde,
Qui de nos pardons purs aura jailli.

Mon âme prendra, bien sûr, la première
Avec du viatique une juste part,
Le chemin caché ; c'est à la frontière
Que la rejoindra ton âme, plus tard.

Nos âmes seront, parce qu'elles s'aiment,
Gouffre rayonnant, ténèbres de feu,
Rêve primordial, et deviendront même
L'aleph et le tav, la Madone et Dieu.

DANS L'ORDRE DES CHOSES

Ils se bâtirent mille nids,
En vain : l'étoile resta noire ;
Et quand ils cessèrent de croire
En leur amour, tout fut fini.

Hirondelles, cigognes, mouettes
Quittèrent à jamais leur ciel ;
La Vierge, l'ange Gabriel,
Dieu même hochèrent la tête.

Pas un mot ne fut prononcé,
Leur chagrin était indicible ;
Il eût fallu recommencer,
Mais c'était, hélas ! impossible.

OMBRE

Le désenchantement démembre
Une attente vaine aujourd'hui,
Se dissout un rêve sans fruits
Dans la lumière de septembre.

L'été dit adieu au jardin
Longuement, comme l'on console,
Avec un fleuve de paroles,
Un cœur débordant de chagrin.

Le soleil, dans le ciel, décline,
Et une ombre tend ses bras doux,
Dans l'allée, vers la chaise d'où
Regarde au loin une orpheline,

Femme que depuis trop longtemps
La solitude martyrise,
Et qui voit en esprit Venise
S'enfoncer dans l'eau lentement.

NUIT BLANCHE

Cette nuit blanche est un feu qui dévore,
Devant mon cœur navré mais consentant,
Des chants conçus pour une Éléonore
Imaginaire et trahie par le temps.

Je ne saurais me comparer au Tasse,
Sinon pour la folie et les tourments ;
Mon cœur, aiguillonné par la menace
D'affronter seul le trépas, se repent.

Non sans regret, en vérité, je lance
La chimère chérie sur le bûcher.
Je n'attends plus que la sœur de souffrance
Que je pourrai bercer et consoler.

Mer abandonnée sans lois, sans prières,
Sans illusions, à d'inquiétants trafics,
Est cette nuit, et une flotte entière
De rêveries vient d'y couler à pic.

Bien loin, bien loin, crie une rédemptrice ;
Mon cœur répond : « Il n'est donc pas trop tard
Pour que soient agréés mes sacrifices,
Pour conjurer l'horrible cauchemar ? ».

Cette nuit blanche est une mer de flammes,
Mes vieux yeux las en scrutent l'horizon ;
Que verront-ils, la mort ou une femme
Réelle enfin, quand ils se fermeront ?

LE LIBRE ARBITRE

Unies comme les doigts
D'une main de gloire,
Les Moires,
Plus artistes qu'on ne croit,
Font un tour de piste,
Et te voilà aussi seul et aussi triste
Que Jésus-Christ sur la croix.
Rien à faire !
Le libre arbitre est chose imaginaire :
Des premières notes du bal
Au coup de trompette final,
Tous tes chemins passent
À travers ton cœur,
Tour à tour véridique et menteur,
Où une morte appelle à voix basse.

AVIS DE LA NUIT

Cessez, hommes des champs, hommes des villes,
D'attendre du secours d'un franc sommeil,
Lorsque vos cœurs méchants l'amour exilent
Et aux vieux déserts deviennent pareils.

CONTRE LE DOUTE

Il faut croire, pour aimer,
Bien réelle la Madone
Qui à tout orphelin donne
Ce qu'il faut pour être aimé.

Il faut croire, pour prier,
Que Dieu dans le ciel pardonne
Aux orphelins et ne tonne
Jamais dans les cœurs brisés.

Il faut croire, pour passer
Sans rage, quand l'heure sonne,
Le seuil fatal, la mort bonne
Et douce l'éternité.

TÉMOIGNAGE

— La mer est la Rachel qui pleure
Dans Ramah, aux terribles heures
Où la rédemption semble un leurre.
— Ne crains-tu pas de te tromper,
Ton cœur ne voit-il pas ramper
Vers lui, tel un serpent rusé,
Le doute ? — Oh ! pas même son ombre.
La mer est cette Rachel sombre !
Ne peut-on entendre sa voix
Gémir, prier, chanter parfois
Une berceuse d'autrefois,
Dans des coquillages sans nombre ?

LE SANG D'UNE POÉSIE

Au fond de mon cœur je sens que remuent,
Dès que je veux écrire une chanson,
Des orphelins les peines absolues.
À toi, ma sœur, je l'avoue sans façon.

J'ai bien des fois écrit les mêmes choses,
Mais jamais jusqu'à toi n'est parvenu
L'autoportrait que mes chansons composent,
Et je reste pour toi un inconnu.

Celle qui me tint neuf mois dans son ventre
Est la seule femme au monde à savoir
Que dans mon cœur jamais le soleil n'entre
Mais luit toujours la lampe de l'espoir.

J'écris à la clarté de cette lampe
Des chansons où je peins ce que j'attends.
Que vers ton cœur elles volent ou rampent,
Reçois-les, sœur, et je serai content.

Mon cœur, répudiant les paroles creuses,
Veut que les vers qu'il confie à ma voix,
En même temps prières et berceuses,
Emeuvent sûrement le ciel et toi.

Pourtant mes poésies quelquefois saignent
Comme un soleil trop confiant poignardé
Par l'amer Satan qui rêve le règne
Du désespoir dans le monde créé.

C'est que, vois-tu, j'ai envie de me plaindre
Et que j'ai peine à bien serrer les dents.
Je le reconnais et ne veux pas feindre
De pouvoir sans toi braver le Satan.

Tu souffres, toi aussi, ô sœur lointaine,
Mais mon amour saura te consoler
Quand, traversant mers, montagnes et plaines,
Mes lettres parviendront à te trouver.

APPARITION

Je te vois coudre un corsage,
Et j'entends mon cœur tout nu
Se lamenter dans sa cage
Comme un enfant perdu.

Gentille fée couturière,
Qui d'un rêve ou du ciel viens,
Qui a, sur la terre entière,
Des doigts comme les tiens ?

Voudrais-tu boire les larmes
Que je suis prêt à verser
Dans ton dé pour faire un charme
Qui t'oblige à m'aimer ?

Rose trémière penchée
Sur l'ombre profonde où naît
Une promesse étoilée,
Mon cœur te reconnaît !

*Ah ! cruellement se mêlent
À d'irréels souvenirs
Des nostalgies bien réelles
Pleines de repentirs.*

*Horizon de ma jeunesse,
Te voilà, hélas ! bien loin !
Solitude et nuit m'oppressent,
Je vois la mort qui point.*

LA DAME À LA MANDOLINE

Œuvre d'un peintre vénitien

Elle est devant moi, assise
Sur un banc, dans un jardin,
Dans la ville où s'éternise
Ma peine d'orphelin.

Est-ce une femme ou un ange,
Ses doigts sont-ils âme ou chair ?
Que dit son sourire étrange
De madone aux yeux pers ?

Se peut-il que sa jeunesse
Défie la fuite des ans,
Et, si elle meurt, renaisse
Sous mes yeux déclinants ?

Dois-je la voir un jour vieille
Et hantée par les soucis ?
Connaîtra-t-elle les veilles
Que le deuil assombrit ?

On dirait qu'elle examine
Un songe encore au berceau,
Penchée sur sa mandoline
Comme un saule sur l'eau.

Dans tous les plis de sa robe,
De l'ombre naissent des fleurs.
Honte au cœur qui se dérobe
Aux rêves de bonheur !

Sur ses cheveux, la lumière
Du ciel se change en baisers ;
Quelle audacieuse prière
Dieu veut-il exaucer ?

— *Que ferai-je pour la dame ?*
Que fera-t-elle pour moi ?
— *Cesse de crier, mon âme,*
Comme un chat sur un toit !

UN NOUVEAU DOMAINE

Ce n'est pas sans peine, mon âme,
Que je pourrai te dépeindre
Le nouveau domaine
Que je te donne.
Je suis loin d'en avoir pénétré,
Hélas ! tous les arcanes.

Depuis longtemps les soleils bleus,
Les étoiles chantantes,
Les lunes bonnes conseillères,
Ont disparu du ciel.
Exilés ? Morts ? Je ne sais.

Des éclairs aigus révèlent
Une foule d'ombres
De rêves restés debout
Mais sans voix, pétrifiés.

Aucun écho ne suggère
Que les remords aient le pouvoir
D'entrouvrir les nuits.

Les pluies,
Angoissantes comme les larmes,
Le sang, les crachats de mépris,
Enflent les aveugles torrents.
Plus profondes sont les rides,
Après chaque orage,
Et plus laides.

MATIN DE RÉCONCILIATION

Est-il des pensées trop obscures
Pour que l'âme puisse les voir
Dans la bienveillante nature,
Vaste véridique miroir ?

Dans la campagne vaporeuse,
L'été invite les oiseaux
Indignés à dire tout haut
Combien notre tristesse est creuse.

Les aigres remarques des freux
Sont vexantes mais sans réplique.
Suspendons aux nuages bleus
Nos vieilles harpes nostalgiques.

Quelle folie d'avoir pleuré
Si longtemps des ruines désertes !
Dans notre exil nous sont offertes
Les sources d'un ciel restauré.

TOURNESOLS

Hardis tournesols déployés
Sous le grand soleil de Saintonge,
Combattez avec moi les songes
Où mon cœur pourrait se noyer.

Aidez un modeste poète
Dévot de la noble Aliénor
À extirper les fleurs de mort
Poussées çà et là dans sa tête.

Perspicales miroirs où l'âme
Peut, scrutant à loisir ses traits
Chercher à percer ses secrets,
Ondoyantes et noires flammes,

N'êtes-vous pas de très puissants
Maîtres de l'austère magie
Qui de stériles nostalgies
Peut faire des buissons ardents ?

EN GALICE

Le soir descend,
La mer toute grise,
Toute frémissante tend les bras
Au soleil qui vient vers elle
Ensanglanté, lentement.

Ce sera bientôt l'heure
D'allumer les lampes
Et de regarder circuler les ombres
Des indiscretes nostalgies.

Quand sera venue l'heure d'arracher
Le rêve nu cloué sur le ciel par les ailes,
Que se passera-t-il dans les âmes
De l'orpheline et de l'orphelin
Qui contemplant côte à côte
Ce qui s'accomplit à l'occident,
Et qui ne sont pas amoureux ?

L'OMBRE PARLE

Chut ! À quoi bon répéter tant de fois
Des rêveries, que les remords encombrant,
Elaborées au fond de ton cœur sombre ?
Nul réconfort ne te viendra de moi.
Ne dis plus rien : je ne suis que ton ombre
Et je mourrai en même temps que toi.

PAYSAGE SANS REGARD

Il neige sur les collines,
S'estompent tous les chemins ;
Dans l'âme de l'orpheline
Un spectre tend la main.

Morts, les rêves qui protègent !
Morts, les chevaliers errants !
L'orpheline, sous la neige,
Marche seule en pleurant.

Des fées au cœur de lumière
N'erre que le souvenir ;
Il n'y a plus de frontière
Entre vivre et souffrir.

Sur les arbres, sur les haies,
S'applique un pinceau chinois ;
Quelle encre lave les plaies
À vif d'une âme en croix ?

La Vierge des crêtes nues
Au manteau de blanc velours
N'est pas encore venue,
Et le silence est lourd.

TOUJOURS À L'ABSENTE

Mon cœur, moins têtue qu'on ne pense
S'ouvre sans peine aux idées neuves ;
Il admettra vite pour preuve
Que la mort n'est qu'une apparence
Un soleil perçant l'horizon
De l'immense mer de tes yeux,
Lui révélant ton âme et Dieu, —

Lorsque nous nous rencontrerons.

VEILLÉES D'HIVER HANTÉES

Dans ma nuit, qui fait feu de tout,
Se dresse, pâle, désolée,
Fixant dans mes yeux ses yeux doux,
Une femme que j'ai blessée
Un jour des lointaines années
Où j'étais moins vieux mais plus fou.

Elle se croyait plus jolie
Qu'elle n'était, j'ai cru malin
D'ironiser sur la folie
Des anges qui se croient humains.

Mon ironie se voulait tendre
Mais elle m'a mordu le cœur ;
Les miroirs n'étaient pas trompeurs,
Me manquait l'art de les comprendre.

N'AYONS PAS PEUR

Des miettes d'éternité
Sont cachées au fond des heures :
C'est en elles que demeure
Notre humble sérénité.

Bien peu de chose nous reste
De ce qui fait oublier
Les sermons des sabliers,
Notre chair en vain proteste.

Peu de chose, mais de quoi
Obtenir que faisant grève
Notre besoin fou de rêve
Par moments se tienne coi.

Dans l'âme une flamme danse,
C'est le pouvoir d'accomplir
De vieux rites de plaisir
Dans la forêt du silence.

POSSIBLE PARTAGE

Voilà ce que ton cœur peut te montrer,
Si tu le veux, par une déchirure
De l'attente si nue que tu endures
Sans même rêver de t'en délivrer :

Soleils de pierre
D'avant le temps de la reconnaissance,
Présence,
Dont seule l'âme se rend compte,
D'une lumière inapaisable.

Un simple coup de lance.

Une prière jaillit,
En apparence un fouillis
De rêves dispareillés,
Peut-être un cœur qui s'élance
Vers le spectre de la pitié,
Peut-être un regard
Prêt à se briser les ailes
En s'enfonçant dans le ciel blafard,
Peut-être un aveu,
Une lézarde au flanc du silence
D'une orpheline au deuil en feu.

Je sais qu'il n'y eut,
Au commencement,
Qu'un seul coup de lance.

Je n'ai rien découvert de plus
Lorsque j'ai pu voir face à face
Le vertige des sources lasses
Où l'Ange de la Mort a bu.

LE DERNIER MOT

Bien sûr que nos cœurs se connaissent !
N'ont-ils pas tous deux vu en face
Cet insoutenable silence
Dont le seul reflet dans les glaces
Les oblige à demander grâce ?

Bien sûr que nos cœurs se connaissent !
Quel besoin ont-ils d'échanger
De douloureuses confidences ?
Est-ce pour rien que dès l'enfance
Un même deuil les a forgés,
Les vouant à mêmes souffrances,
Mêmes combats, mêmes dangers ?

CETTE NUIT-LÀ

Ma souffrance aura déclaré
Cette nuit-là propice à la révolte
Contre l'angoissant silence
De nos ombres de pierre dure.

Je dirai comment les amants des sirènes
Voient dans les yeux des albatros
Le radeau de la Méduse
Errant derrière l'horizon.

J'évoquerai ce rêve crève-cœur
D'une orpheline aux cheveux blancs :
*Dans le maelström descend
Un fantôme qui pleure.*

Je traduirai le dialogue
De l'ogre et de l'ogresse
Dans la langue de nos deuils.

Alors, la lune
Gémira comme un chien à la chaîne,
Et ton regard cessera
De faire semblant de rien.

L'AMOUR PROPHÈTE

Quelle âme sera le refuge
De l'âme traquée par la nuit ?
Mon âme que le doute ronge ?
Ton âme à la tremblante foi ?

L'amour seul étanche l'angoisse
Que fait sourdre cette question,
Car ses paroles sont promesse
D'un pardon toujours renaissant.

Nos âmes seront l'une à l'autre,
Dans leur traversée du désert,
La tente unique des rencontres
Avec Dieu loin de tout regard.

À UNE APPARITION

N'abandonne pas, d'où que tu viennes,
Une âme qui chemine vers le fleuve
Hérissé de flammes
Que des aubes de remords nus
Lui ont annoncé.
N'abandonne pas une âme affligée
Qui chemine
Vers la seule mer où elle puisse
Tenter de laver ses peines
Horriblement souillées, hélas !
Horriblement souillées.

UN SOUVENIR IMAGINAIRE

Entre la nuit de notre chair
Et la nuit d'un monde de leurres
S'épaissit le givre désert
Où errent des rêves qui pleurent.

Un triste vent de vérité
Est arrivé avec décembre,
Et fait rage dans notre chambre,
Forçant nos cœurs à méditer.

Un rêve agonisant révèle
À nos cœurs loin d'être innocents
Que son ombre voudra du sang
Pour vivre d'une vie nouvelle.

La neige va remplir les nids,
Le feu va s'éteindre dans l'âtre...
« Non, non, » crie mon cœur opiniâtre,
« Tout n'est pas encore fini :

Il n'y a pas de sacrifice,
Mon noir vertige en est témoin,
Que pour notre amour je ne puisse
Consentir s'il en est besoin. »

LES YEUX OUVERTS

Chanson réaliste

Chaque printemps qui passe blesse
Nos cœurs ennemis du hasard,
Nos cœurs qui remettent sans cesse
Le temps de fleurir à plus tard.

Une même chimère tente
Nos cœurs et les pousse au désert,
Une même stérile attente
D'un ciel éternellement clair.

Nos âmes sont toutes deux prises
De peur à l'idée que moins fort
Puisse se montrer, quoi qu'en dise
Salomon, l'amour que la mort.

Saurons-nous à temps nous comprendre,
Et ensemble enfin découvrir
Tout ce que la vie a de tendre ?
Saurons-nous nos cœurs nous ouvrir ?

UNE ILLUSION PERDUE

Nous étions venus accomplir le rite
De regarder la mer et le soleil
S'unir, et de nous découvrir pareils
À eux, car aux amants qui le méritent
Dieu tend fidèlement un clair miroir
Où leur image apparaît chaque soir.

Les vagues jonglaient avec la lumière
En notre honneur, sans faire de manière.

Nos cœurs battaient, le soleil descendait,
Aux allures voulues par la nature,
Mais la pure durée, qui se mesure
À ce qui vit en nous, se dilatait.

Nous allions faire un mystique voyage
Vers l'horizon de l'amour infini ;
« Là-bas, » chantaient d'euphoriques nuages,
« Malheur et mort ont été abolis. »

CORBEAU DE MIDI

Corbeau sans peur qui vient manger
Dans ma pâle main meurtrière,
Sois, par pitié, mon messenger,
Porte à mon âme mes prières
D'orphelin las d'être étranger
À la maternelle lumière.

QUE SAVAIT-ELLE ?

Tandis que la nostalgie
D'un beau rêve tôt détruit
Rongeait peu à peu ma vie,
La nuit est venue sans bruit.

Mon âme lasse murmure
De vertigineux aveux ;
La nuit lèche de son mieux
Sur mes mains le sang des mûres.

Sur le velours de son loup
Lentement se décomposent
Les pétales d'une rose
Morte d'amour à genoux.

SIGNES

J'ai vu ton sourire s'ouvrir
Au bord d'un sentier sans mémoire
Où cheminaient des larmes noires
Vers l'indéchiffrable avenir.

J'ai vu tes lèvres frémissantes
Attendre un baiser de la nuit
Doux comme le rêve qui luit
Dans les âmes des pénitentes.

J'ai vu de tes lèvres monter
Une prière sans paroles
Au ciel où brillent les symboles
Des amours vrais transfigurés.

La Madone des orphelines
A dû déposer dans ton cœur
Un grand secret consolateur
Que je ne vois pas mais devine.

IMPRÉVU

L'hiver, le véritable hiver,
Venait de finir, trop tôt,
Comme trop tôt toujours s'achève
Un opéra qui rend maternelles
La tristesse et la solitude.
Le printemps, l'horrible printemps,
Ricanait.
Je n'avais pas reconnu
L'ombre du pont projetée
Par le soleil flamboyant d'absences nues
Sur l'eau en marche.
J'ai fait un détour inutile
Et traversé la foire aux fleurs en deuil.
Mon âme en secret mendiante
A dû se contenter de la maigre
Écume de la lumière.

FEU DE BOIS

À quoi bon prétendre interpréter,
Orphelins, la danse de mes flammes ?
Je ne suis plus qu'un luxe exilé
Dans un âtre inutile et sans âme ;
Si je sais encore un peu parler,
Je ne suis plus fée, ni même femme.

*Un feu de bois tout simple a dicté
Ces mots tracés par mon vieux calame.*

LUMIÈRE DE NOVEMBRE

Avec les nuages voisine
Un soleil comme nous soucieux :
L'automne est là qui assassine
Cruellement les rêves creux.

Un rêve frileux de novembre
Rôde autour de nous comme un chat
Aux yeux d'aigue-marine et d'ambre,
Et nous l'appelons, mais tout bas.

Les fleurs et les arbres déclinent,
Mais que le ciel soit gris ou bleu,
La lumière est une orpheline
Rebelle et renie ses adieux.

Suffit-il d'une vie entière
Pour explorer tout le chagrin
De la nostalgique lumière
Qui enveloppe le jardin ?

Nos âmes de doute sont prises,
À sonder ce mystère-là.
Si rapidement s'amenuise
Le temps qu'il nous reste ici-bas !

JEU FÉROCE

En dépit de toute l'insistance
De la mer instruite par la nuit,
Tes yeux ne m'ont pas invité
À te prendre la main,
Et je ne t'ai pas pris la main.

Il est resté à chacun
Une vérité qui ruisselle de la lune,
Un chemin qui saigne,
Une vie noire de mystère.

L'AIGUILLE

Dans le ciel où tout se décide,
On a marié, sans aucun doute,
Au fil noir d'un amour déchu
L'aiguille que la couturière
Enfonce avec soin dans mon cœur.

CAUCHEMAR

« Accordez-moi deux minutes
De sursis, Messieurs les juges,
Pour prier avec ma mère
Dans mon cœur où elle pleure, »
Criait des yeux l'orpheline,
« Le temps qu'il faut au soleil,
Couvert de sang, pour clamer,
Sur l'horizon : « cherchez-moi ! »
Et se cacher dans la mer. »

EN FRANCE

Dans un lit d'hôpital, une femme,
Loin de son enfant se meurt.
Il suffira d'un court télégramme
Pour changer à jamais la couleur
Du ciel, du joli ciel vide,
Et faire pousser au fond d'un cœur
Les lys vénéneux, les lys perfides,
Des opaques erreurs, des remords, des peurs,
Promis par les Érinyes aux matricides.

BERCEUSE POUR SOI-MÊME

Noire ogresse est la mort, mais j'imagine
Que dans tes bras je n'en aurais plus peur,
Lointaine âme sœur blottie dans mon cœur.
N'est-ce vraiment qu'un rêve d'orpheline ?

PAROLES SECRÈTES D'UNE BERCEUSE
POUR UN MALADE

Ne déçois pas l'espérance
De l'orpheline au cœur lourd,
Pas jolie, hélas ! que lance
Sa plaie à vif nuit et jour.

Je suis une vieille fille,
Déjà, et la noire peur
De rester sans mari vrille
Sans répit mon pauvre cœur.

Il me souvient que ma mère,
Avant de mourir, me dit
Que l'amour et la prière
Seuls du cœur calment les cris.

Il faut, il faut, que tu vives !
Tous mes rêves partiront,
Si tu meurs, à la dérive,
Et jamais ne reviendront ;

J'oublierai les airs des rondes
Que je chantais autrefois
Quand, petite fille blonde,
En l'avenir j'avais foi.

Dans mon âme désolée
S'établiront, si tu fuis
Au ciel sans m'avoir aimée,
Pour toujours le froid, la nuit.

L'ÉTERNEL EXILÉ ET LA MER

Artistes et savants travaillent
À féconder les vieux déserts
Où des êtres de simple chair
Firent de célestes trouvailles.

J'essaie, moi, de voir un peu clair
Dans un univers chaotique.
Ouvre ton vaste cœur, ô mer,
À mon humble cœur nostalgique !

Mer, glauque ciel de vérité
Que la vie creuse d'une houle
Plus soûlante que toute foule
De rêves sans foi révoltés,

Tu es, à mes yeux assoiffés
D'orphelin dans sa cendre grise
Par sa fée peut-être oublié,
Semblable au ciel de ma Venise ;

Tu aguerris mon cœur dolent
En lui montrant la face noire
Et grimaçante de l'histoire
De tant d'enfants d'Ève et Adam !

LES PIEDS SUR TERRE

Je ne suis pas de la race
Des pécheurs qui font crédit
Aux histoires d'âmes lasses
D'errer rentrant au nid.

Les défuntes, d'habitude,
Attendent bien patiemment
Que chagrin et solitude
Leur rendent leurs amants.

Il faut si peu — une dose
Convenable de poison —
Pour qu'en un clin d'œil la chose
Se fasse tout de bon.

L'AMOUR PLUS FORT QUE LA MORT

Amour séparé du silence
Par un subtil ruisseau d'effroi,
Ce n'est pas en toi que je crois,
Vers toi que mon âme s'élance.

Amour qui dans la seule chair
Enfonces d'avidés racines,
Venue l'heure où la vie décline,
Peux-tu abolir le désert ?

Amour qui laisses des idoles
Partager avec toi un cœur,
Tu n'es pas le consolateur
Dont me rassure la parole.

Amour forge de liberté
De deux âmes si bien unies
Que leur est douce l'agonie,
C'est toi que je veux rencontrer.

ÂME D'ORPHELINE INFIDÈLE

A-t-elle appris de la vie autre chose
Que l'amère folie de son péché,
Cette âme que la mort métamorphose
En ombre condamnée à se chercher
Jusqu'à la fin des temps en elle-même,
Sans le secours d'une autre ombre qui l'aime ?

NUIT EN HIVER

Fantasque est le sort, qui nous fabrique,
À coups redoublés de lourd marteau,
Pour une carrière énigmatique
Tronquée par la mort, hélas ! trop tôt.

Le printemps, puis l'été, puis l'automne
Ont brisé sans pitié les rayons
Du soleil, les nuages s'étonnent
De nous voir en si minces haillons.

Vides sont les yeux des crépuscules,
Cet hiver, exsangues sont ses mains,
Eteinte est leur voix. Le froid qui brûle
Rend caducs les serments des matins.

Dure est la nuit, mais la neige douce
Sait soigner tes vieux rêves blessés
Et te faire espérer que s'émoussent,
Peu à peu, les griffes du passé.

Loin, très loin, une étoile se penche
Sur le faible horizon nouveau-né,
Qui peut-être sera la revanche
Unique d'un monde abandonné.

La neige vient du fond de l'abîme
Pour tenter d'apaiser tes tourments ;
C'est pour te rassurer qu'elle mime
L'âme qui au ciel ton âme attend.

LA REBELLE

Elle interroge le destin
Dans le miroir de Desdémone ;
La mélancolie de l'automne,
Quelque peu ambiguë, l'étreint.

La tête penchée vers l'épaule,
Les yeux au loin, les bras croisés,
Elle écoute son cœur chanter
La plaintive chanson du saule.

Son cœur va-t-il s'abandonner
À la réalité cruelle,
Sous les yeux d'un jardin fidèle
Impuissant, morne, consterné ?

L'émoi des nuages l'inquiète,
On dirait que souffle un vent gris
Dans le ciel rugueux de Paris,
Faut-il qu'au gouffre elle s'apprête ?

Un maigre soleil sans chaleur,
Résigné à son destin, traîne,
Comme un vieux fantôme ses chaînes,
Vers la nuit, des songes menteurs.

Le regard des arbres s'éclaire :
Dans leurs branches dort un enfant
Secret, que bercent tendrement
Des mélodies imaginaires.

SELON L'ORPHELIN DÉÇU

Quand le soleil aura chanté,
Sur le seuil de l'éternité,
Sa dernière chanson mystique,
Il saluera d'un rayon vert
Un monde qui va de travers
Et le fait tourner en bourrique,
Puis s'éteindra ; seule après lui
Règnera l'impassible nuit.

À UNE IMAGE

C'est à toi que je demande
De m'enseigner ce qu'il faut
Dire pour que tu entendes
Dans mes vers pleins de défauts
Vivre une mystique offrande.

C'est toi, lorsque je me perds,
Qui mon chemin fou redresses,
C'est toi qui des cœurs amers
Les espérances caresses,
Toi, — l'Étoile de la Mer.

Tu es l'une des trois femmes
Que je confonds, tu le sais ;
Dans ton âme vit la flamme
D'où je viens et où je vais.
Quels mystères sont les âmes !

Si l'amour purifie tout
Mon cœur peut se croire digne
Des rêves qu'ensemble il coud,
Il ne lui faut d'autre signe
Que ton sourire si doux.

FILLE ET MÈRE

— Quand je serai au cimetière,
Toute seule dans mon cercueil,
Jusqu'à la fin des temps en deuil
De toi, maman, quelle prière
Diras-tu pour que le bon Dieu
Me fasse entendre ton cœur pieux
Dans les entrailles de la terre ?

— Mon enfant, en terre on ne porte
Que la chair, sourde, d'une morte ;
Dieu, qui ne ment pas, l'a promis,
Ton âme ira au paradis
Pour toujours, et mon âme aussi.
Nous serons ensemble et, heureuses,
Nous nous chanterons des berceuses.

— Je voudrais te croire, maman ;
Ah ! comme je voudrais te croire
Comme je te croyais, enfant,
Quand tu me racontais l'histoire,
Qui me rendait la nuit moins noire,
De l'audacieux Prince Charmant
Et de la Belle-au-bois-dormant.

II

*Il faut chanter dans le noir
Et ne plus faire les fantômes
Engendrés par la solitude
Et s'il nous était possible
De nous voir tels que nous voient
Les autres une épouvante
Nous enfoncerait sa lame
Jusqu'au manche entre les épaules*

JEAN COCTEAU

Le Requiem

PROMENONS-NOUS DANS LES BOIS

Fâchés, les coucous se plaignent
Des facéties des échos ;
Les cœurs abandonnés saignent ;
 La nuit mûrit trop tôt.

La lumière cloue ses jupes
Aux tendres yeux des étangs,
C'est, hélas ! un jeu de dupe :
 Le ciel est si changeant !

Les ombres des branches bougent,
Le vent pleure comme un fou ;
Les petits chaperons rouges
 Courent après les loups.

GRANDES VACANCES

À la lisière des attentes
Que d'avidés chimères hantent,
Nous inventerons des chansons
Où les loups que nous chérissons,
Sortant de leurs vieilles légendes,
Viendront nous faire fête en bande.

Nous nagerons dans l'océan
Où se jettent les flots des ans
Après avoir creusé les rides,
Selon ce que le sort décide,
Des visages et des portraits
Des amours, des deuils, des secrets.

LES GOUTTES DE ROSÉE

Sur un brin d'herbe élégant,
Échelle de coccinelle
Appuyée contre le vent,
Frissonnent trois demoiselles
Toutes nues en attendant
Les trois fiancés qu'appellent
Leurs trois cœurs en même temps.

Viendra — la vie est cruelle ! —
Le soleil, prince charmant
À sa nature fidèle,
Qui de ses baisers ardents
Dévorera les trois belles.

LE CHAT, LA MOUCHE
ET LA MAPPEMONDE

Fable

Un chat s'efforce d'attraper
Une mouche, qui se dérobe
Et va se cacher sur un globe
Qui n'a pas que des bons côtés.

Le matou, de sa patte preste,
Fait tourner l'orbe comme Dieu
(Auteur du monde merveilleux
Où mouches et chats se détestent).

La mouche s'envole au plafond ;
Vexé, le chat, d'un œil féroce,
Surveille la proie trop véloce,
En vain, bien sûr, et se morfond.

On ne me fera jamais croire
Qu'on ait du mal à découvrir,
En réfléchissant à loisir,
La morale de cette histoire.

COMPTINE POUR UN JEU
DE CE MONDE-CI

Grillon sans couronne,
J'aime une anémone
Que jamais personne
N'aura tant aimée.

Cachez-vous bien vite,
Jaloux hypocrites !
Aux noces j'invite
Pantins et poupées.

Tous ceux que j'attrape
À rire sous cape
Ont droit, foi de pape,
À une fessée.

PRÉLUDE

Presque une chanson satirique

Quelles énigmes propose
L'amour de loin, sphinx ailé !
Quand le cœur sait tout oser,
L'esprit est bien peu de chose.

Mon jardin caché s'endort,
Ou fait semblant, c'est bon signe,
L'amour de loin se résigne
À n'être pas le plus fort.

Le soleil poursuit sa course
Sans s'émouvoir, car il sait
Qu'un amour, même imparfait,
A plus d'un tour dans sa bourse.

Le ciel compose un portrait
Changeant, avec des nuages,
Sans séparer, — quel dommage ! —
L'imaginaire du vrai.

Seuls à défier un silence
Ostensiblement profond,
Abeilles et faux-bourçons
Maîtres de la scène, dansent.

Croît et décroît sur le mur
Un songe en ombres chinoises.
Le chèvrefeuille et l'armoise
Échangent leurs parfums mûrs.

CHANSON CONTRE LE DOUTE

Au jardin des heures ardentes
Nous nous rencontrerons, un jour,
Après avoir fait cent détours
Dans des solitudes qui mentent.

Nous verrons doucement s'ouvrir
Le lys d'or où gémit, recluse,
Une promesse que la ruse
Du temps cache à notre désir.

Nous entendrons crépiter l'ombre
Où ira périr le serpent
Qui à nos cœurs concupiscent
Offre des chimères sans nombre.

Nous n'aurons plus à surveiller
La nuit ogresse qui dévore
L'étoile sur le point d'éclorre
Et l'espoir à peine formé.

Il y aura sur chaque branche
Du soleil un gai perroquet
Répétant sans fin : « désormais,
Ce sera tous les jours dimanche. »

Nous nous rencontrerons, c'est sûr,
Dans le jardin où Dieu confie,
Pour que se perpétue la vie,
L'amour, même aux cœurs les moins purs.

LA NUIT ET LE HIBOU

Voici la nuit, rêveuse et caressante,
Prête à ouvrir son âme au vieux hibou
Aux yeux dilatés par un désir flou
Et douloureux qui en secret le hante.

Sœur du beau soleil qui meurt mais renaît
Et de la mer infiniment féconde,
La nuit vierge s'avance et donne au monde
Un espoir neuf mais, hélas ! imparfait.

Le silence pesant de Dieu oppresse
Le lucide hibou que sa jeunesse
Prodigue d'illusions a déserté.

Son regard pourra-t-il, fécondant l'âme
De cette nuit, faire naître une flamme
Que l'on appellera Éternité ?

VOIX

Un amour est bonne nouvelle
Que jour et nuit le cœur attend
Mais qui lui paraît irréaliste
Quand il l'entend soudainement.

Est-il des signes qui révèlent
La brusque arrivée du printemps ?
Peut-être pas une hirondelle,
L'appel d'un coucou, sûrement.

Hardie, croyant sans réticence
Tout ce que lui disaient ses voix,
La Pucelle sauva la France
Et fit à Rheims sacrer son roi.

Un amour est renié ? Silence !
Le coq pleure et chante à la fois ;
L'attente acharnée recommence
Dans le cœur qui garde sa foi.

CHANSON DE LA PORTE

Souviens-toi, dans cette chapelle,
Orphelin, que s'il faut mourir
La vie peut-être bonne et belle.
Marie dort, laisse-la dormir.

Ne trouble pas ce doux silence,
Retiens murmures et soupirs,
Berce plutôt ton espérance.
Marie dort, laisse-la dormir.

Nuance de cette pénombre
La cruauté des souvenirs
Démoniaques d'un passé sombre.
Marie dort, laisse-la dormir.

La foi en l'amour seule éclaire
Les mystères de l'avenir,
N'exige pas d'autres lumières.
Marie dort, laisse-la dormir.

POLICHINELLE ET LES ÉTOILES

Quand l'avenir devant moi se dénude,
Me contraignant à le voir tel qu'il est,
Je frémis d'horreur : il est aussi laid
Que mes reniements et ma solitude.

PLUS FACILE À DIRE QU'À CROIRE

J'ai rencontré (je ne sais quand,
Car la mémoire est parfois folle,
Quelques vérités qui consolent
Orphelins, parias et mourants.

La femme est le vrai Dieu. À l'homme
Qui l'aime et qu'elle aime est promis
Le retour au ventre béni
(C'est Jardin d'Éden qu'il se nomme).

Dieu enfanta, le premier jour,
Pour l'exil, le ciel et la terre,
Et par la suite le mystère
De la rédemption (c'est l'amour).

Dieu aide l'âme vagabonde
À étouffer de corps en corps
Le mal que l'Ange de la Mort
Ne peut éliminer du monde.

Mais quand dans ses doigts durs et noirs
La solitude serre l'âme,
La longue absence de la femme
Menace d'abolir l'espoir.

Vers toi-même il faut que tu cries,
Du fond de ton cœur douloureux
Près de désespérer de Dieu,
Quand t'empoigne la nostalgie.

Ne te laisse pas accabler
Par le monde des apparences,
Un rêve dont naît l'espérance
A seul quelque réalité.

À UN COUPLE PERPLEXE

Lorsque vos âmes seront prêtes
À l'une à l'autre se confier,
Elles cesseront de crier :
« Ah ! quel malheur d'être ainsi faite ! »

Vous irez, ce sera moins bête,
À Saint-Sulpice vous marier.
Le soleil et les marronniers
Seront invités à la fête.

En amour, il faut être honnête,
Aux chimères pas de quartier !
Ne m'en veuillez pas, mais riez,
Si pique un peu ma chansonnette.

ÉCRIVAIN PUBLIC

Je suis un fabricant de masques,
De masques transparents, s'entend,
Qu'on maquille en un rien de temps,
Pour l'amour à l'esprit fantastique.
Par la lune et par la Tarasque,
Je jure que de mon talent
Vous ne serez pas mécontents.

Chansons drôles, madrigaux fades,
Très romantiques sérénades
Et prosaïques billets doux
Se valent dès l'instant qu'une âme
En offrant bien vêtue sa flamme
Semble promettre à une femme
Ce qu'elle désire avant tout.

EN AUTOMNE

Le parc se tait et se taisent nos peines ;
L'eau de la rivière est pourtant bien pleine
De ciels perdus dont nos cœurs se souviennent.

L'eau dolente coule au lac impassible ;
Est-ce à regret que l'amer soleil crible
De traits de jaune humour toutes ses cibles ?

Nos cœurs méfiants surveillent les allées,
Peut-être sans recours ensorcelées
Par nos nostalgies maléfiques fées.

Grave et songeur se promène le cygne ;
Dans quel miroir nous trouverons-nous dignes
Du lot princier que l'amour nous assigne ?

Au bord des allées où l'âme s'engage
Fleurissent des espoirs et des mirages
Que ne fauche pas, s'il les flétrit, l'âge.

Bien que le ciel muet la déconcerte,
L'âme peut partir à la découverte
De l'infini, la porte en est ouverte.

PAR LA FENÊTRE

Ne croyez pas qu'il faille
Rempailler les épouvantails
Pour épouvanter les oiseaux
Petits ou gros.
Chose horrible à dire,
Il peut suffire
D'un mot
Pour effrayer
Et paralyser le petit oiseau
Qui autrefois pour un sourire
Faisait réussir les photos,
Vous savez, ces horribles vieilles
Désespérantes photos
Qui vous murmurent à l'oreille
L'épouvantable unique mot
Du corbeau d'Edgar Poe.

PETITES CHANSONS D'AUTOMNE

I

Poissons bleus, poussons roses,
Qui vous cachez pour rire
Dans le cœur de la lune,
Méfiez-vous de l'automne.

II

Où courez-vous,
Dans les allées,
Feuilles tombées
D'arbres jaloux ?

III

Sans cesse craindre ou espérer
Que le cœur d'une femme change,
Ah ! quel supplice !
Dompte ton cœur, cours t'inspirer
De Jacob luttant avec l'ange,
À Saint-Sulpice.

NUIT ORDINAIRE

Le jacquemart mélancolique
Frappe de son marteau fatal
La cloche d'innocent métal ;
Les amoureux lui font la nique.

Pâle est le masque de la nuit ;
Le malheur compte les coups : onze ;
La lune caresse le bronze ;
Les Parques travaillent sans bruit.

Passé l'amour, passé la peine,
Notre vie boite et la mort court.
On ne chante plus dans les cours,
Compagnons de la marjolaine !

Venise endormie fait rêver
Les orphelins, les orphelines,
Qui bravant leur deuil imaginent
Être éternellement aimés.

TROIS ATTENTES

Un tendre soleil nostalgique
Se penche sur l'ardente mer ;
Un rêve d'étreinte mystique
L'a envahi, son cœur s'y perd.

Dans les replis du désir sombre
De la mer, l'âpre soif d'un sang
Qui redonnerait vie aux ombres
D'anciens soleils son heure attend.

La jalouse nuit pourrait-elle
Pardonner à la mer, sa sœur,
Des noces pour elle cruelles,
Un gouffre creusé dans son cœur ?

UN BEAU MATIN

Une étrange rêverie
Est parvenue à faire sonner
L'ombre d'une voix chérie
Tout au fond de mon cœur obstiné :

*C'est le printemps, je m'envole
Comme une cloche au ciel et deviens
La Madone qui console
Ceux qui n'ont que leur deuil pour tout bien.*

PRÉLUDE

Par un tour de potache
Outrée, la mer se fâche :
Le soleil, son amant,
A perdu ses moustaches
Et miaule tristement.
Pendez-moi si je mens.

LES CHRYSANTHÈMES

Au bord du temps, les chrysanthèmes,
Penchés, méditent sur la fin
Des êtres de maigre parfum
Qui meurent seuls sous un ciel blême.

Ils imaginent le soleil
En deuil se rappelant la grâce
Des fées qui sous les prairies grasses
Dorment de leur dernier sommeil

Ils puisent dans les pluies d'automne
Des prières à la Madone
D'orphelins au cœur altéré.

Mais comme l'Ecclésiaste ils pensent :
« Vanité que gémir, pleurer,
Faire étalage de souffrance ! »

SŒUR PERDUE

La métaphysique du cœur
De cette orpheline
Était d'une rigueur
Et d'une simplicité divines :

*Rien n'existe réellement
Que moi-même,
Un autre cœur qui m'aime,
Et le néant.*

UNE NUIT FATALE

Ce n'est pas un mur véritable,
C'est un mur tout imaginaire,
Ce mur qui sépare nos cœurs,
Mais nous sommes deux dans l'étable,
Oui, deux, à ne pas le savoir,
Deux ânes bâtés, pour tout dire.

INVENTAIRE IMPARFAIT

Souvenirs gris, neige hésitante
(Preuves qu'il est déraisonnable
De croire connaître la vie) ;
Longs dialogues imaginaires
Qui prétendent prêter une âme
À des rêves bel et bien morts ;
Bancs de pierre où viennent s'asseoir
Les anges de la solitude ;
Bassin octogonal mystique
Où le flâneur noie, non sans peine,
À l'occasion, des rires noirs ;
Arbres dépouillés, sans réponse
Au ciel couvert de linges mornes
Et de tristesses nues éparses...

Bric-à-brac de jardin public !

CHANSON DU MALCHANCEUX

J'abats le roi, — le diable abat l'as !
Toujours ainsi la partie s'achève.
Ce jeu qui semble être un mauvais rêve
Est tout bonnement ma vie, hélas !

COMPTINE SURANNÉE

Le vieux poêle a juré d'être sage,
Il prétend qu'il ne fumera plus ;
Le sable vert à la mer en rage
A déclaré qu'il ne boirait plus.
Quel dommage, vraiment, quel dommage !
Le coq du clocher a beau crier,
À l'école on ne peut plus aller.
Que qui s'y colle, lys, chrysanthème
Ou coquelicot, m'aime quand même !

DANS LA VALLÉE AVEUGLE

Un choucas se proclame ennemi
Du soleil, du ciel bleu, de la neige ;
Il a vu de l'amour le cortège :
L'abandon, la douleur et l'oubli.

Ne crie pas, orphelin, au blasphème :
De ton cœur envahi par la nuit
Ce choucas aux cris noirs s'est enfuit,
Las de se voir seul avec lui-même.

IMITATION DE TRISTAN ET YSEULT

Caché dans l'arbre un oiseau nous épie.
N'accordons à cet indiscret,
Merle naif ou très subtile pie,
Nulle miette de nos secrets.

LA CURIOSITÉ EST SANS PITIÉ

De l'autre coté de la loupe
Se joue à trois un jeu pervers :
L'amour bat les cartes, l'art coupe,
La mort donne et jamais ne perd.

PETIT MÉTIER

Serpent qu'en leur sein sans cesse
Caressent ceux qu'il déçoit,
L'espérance est la maîtresse
La plus traîtresse qui soit.

Mais à l'heure où l'amour le délaisse
Et siffle le vent de la détresse,
Chômeur, le cœur des enfants d'Adam
Vite se fait charmeur de serpents.

MADRIGAL DE PAUVRE DIABLE

Les dons, dit-on, encouragent
L'âme à s'ouvrir davantage.
Si j'en avais les moyens,
Ô cruelle, seraient tiens
Le soleil dans une amphore,
Sept souris d'or, et encore
Le sourire de la nuit
Éternelle que tu fuis.

LES ORPHELINS REPENTANTS

Tome 1

Réplique d'une orpheline à elle-même	9
Chanson bleue	10
Impatience	11
Absence de la neige	12
La vie	14
Berceuse	15
Dans l'ordre des choses	16
Ombre	17
Nuit blanche	18
Le libre arbitre	20
Avis de la nuit	21
Contre le doute	22
Témoignage	23
Le sang d'une poésie	24
Apparition	26
La dame à la mandoline	28
Un nouveau domaine	30
Matin de réconciliation	32
Tournesols	33
En Galice	34
L'ombre parle	35
Paysage sans regard	36
Toujours à l'absente	37
Veillées d'hiver hantées	38
N'ayons pas peur	39
Possible partage	40
Le dernier mot	42
Cette nuit-là	43
L'amour prophète	44
À une apparition	45
Un souvenir imaginaire	46

Les yeux ouverts	47
Une illusion perdue	48
Corbeau de midi	49
Que savait-elle ?	50
Signes	51
Imprévu	52
Feu de bois	53
Lumière de novembre	54
Jeu féroce	55
L'aiguille	56
Cauchemar	57
En France	58
Berceuse pour soi-même	59
Paroles secrètes d'une berceuse pour un malade	60
L'éternel exilé et la mer	62
Les pieds sur terre	63
L'amour plus fort que la mort	64
Âme d'orpheline infidèle	65
Nuit en hiver	66
La rebelle	68
Selon l'orphelin déçu	70
À une image	71
Fille et mère	72
Promenons-nous dans les bois	75
Grandes vacances	76
Les gouttes de rosée	77
Le chat, la mouche et la mappemonde	78
Comptine pour un jeu de ce monde-ci	79
Prélude	80
Chanson contre le doute	82
La nuit et le hibou	84
Voix	85
Chanson de la porte	86

Polichinelle et les étoiles	87
Plus facile à dire qu'à croire	88
À un couple perplexe	90
Écrivain public	91
En automne	92
Par la fenêtre	93
Petites chansons d'automne	94
Nuit ordinaire	95
Trois attentes	96
Un beau matin	97
Prélude	98
Les chrysanthèmes	99
Sœur perdue	100
Une nuit fatale	101
Inventaire imparfait	102
Chanson du malchanceux	103
Comptine surannée	104
Dans la vallée aveugle	105
Imitation de Tristan et Yseult	106
La curiosité est sans pitié	107
Petit métier	108
Madrigal de pauvre diable	109

Ouvrages de poésie du même auteur
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée
Six douzaines de triolets
La mouette et l'horizon
À mi-côte
Sinueux automne
Sillon inachevé
D'une ondoyante présence
Les orphelins repentants (3 tomes)
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)
301 poèmes brefs
De flamme et de neige (2 tomes)
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (3 tomes)
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)

Dépôt légal : 3^e trimestre 2007

Imprimé en France